

dissimuler sa politique réactionnaire derrière l'unité confuse qui régnait dans tous les partis socialistes, la Deuxième Internationale qui avait pour mission d'épargner au prolétariat la sanglante expérience de 1914, devait s'effondrer dès les premières mobilisations et devenir, depuis ce moment, un instrument précieux aux mains de la bourgeoisie internationale. Toute la jeunesse organisée dans cette Internationale, et sur qui le prolétariat avait fondé de brillants mais vains espoirs pour l'avenir du mouvement socialiste, s'est ralliée à la cause qui assassinait la classe ouvrière. Cette conversion est d'autant plus significative que les chefs opportunistes avaient constamment entretenu les espérances creuses du prolétariat à l'égard du rôle et des possibilités réelles de la jeunesse dans la lutte ouvrière. Ils prétendaient, en effet, que la jeunesse présentait par sa nature même un force garantissant le mouvement ouvrier contre le conservatisme, la bureaucratie et l'inertie, alors que les qualités naturelles propres à la jeunesse ne peuvent représenter cet élément impulsif qu'à la condition essentielle d'être épaulé d'abord par des mouvements de classe, ensuite par une fraction consciente et expérimentée du prolétariat révolutionnaire. Par ailleurs les faits ont prouvé que l'irruption de groupes de jeunes socialistes au sein des partis a favorisé le renforcement de l'opportunisme, la corruption de ces partis et a contribué, dans une grande mesure, à faire de la jeunesse l'élément actif et le plus irrésistible du mouvement chauvin de 1914.

Dans une précédente étude nous avons essayé d'expliquer que la position des gauches dans la Deuxième Internationale, en ce qui concerne la question de la jeunesse, avait eu pour conséquence d'assurer sur celle-ci l'emprise des opportunistes et du capitalisme. L'autonomie des organisations de jeunes socialistes, afin de favoriser l'apprentissage scientifique marxiste des jeunes et les préparer à résister aux courants réformistes et anarchistes a faussé l'action de la jeunesse ouvrière. La création d'organisations des jeunes au sein des partis avait déjà eu pour effet de dénaturer la fonction de ces derniers, car pour développer ces organisations il fallut modifier l'action des partis et la niveler sur le programme et la propagande spécifique aux syndicats.

Mais l'autonomie se réalisant au moment où les partis sont en proie aux conflits entre droite, centre et gauche, déterminant des réactions parmi les jeunes instinctivement hostiles aux disputes théoriques, a non seulement empêché le développement de groupes de jeunes dans les syndicats, seuls capables d'assumer la préparation politique de la jeunesse, mais a étouffé sûrement toute possibilité révolutionnaire existante chez certains jeunes socialistes, car, en les isolant des partis auxquels ils n'étaient plus réunis que par un lien administratif, ils ne pouvaient plus se joindre à la lutte menée par les gauches. Au surplus, comme ces organisations s'occupaient surtout de vulgariser des notions élémentaires du marxisme, de fournir une activité bruyante et susceptible de rapporter des réalisations immédiates, tel par exemple l'action antimilitariste et scolaire, et disposant de cercles de culture physique, elles rendaient le déclin du mouvement ouvrier supportable à la jeunesse qui, du même coup, s'adaptait à la nouvelle situation. Cette manifestation particulière au mouvement de la jeunesse n'est qu'une manifestation des conditions générales dans lesquelles se déroule la lutte des classes d'avant-guerre. Mais, pour saisir l'interdépendance qui relie cette manifestation au cours des phénomènes qui ont provoqué l'écroulement du mouvement ouvrier, il faut dégager la physiologie économique et politique générale de cette période, afin de mettre en évidence l'élément générateur de la discipline idéologique d'où surgit l'élan enthousiaste de la jeunesse bourgeoise et ouvrière partant se faire massacrer sur les champs de bataille, emportant la bénédiction des bourgeois, des évêques et des chefs socialistes indignes.

Les principes idéologiques qui légitiment et rendent possible l'activité des classes, résultent en dernière analyse de l'état économique existant, de l'évolution des forces économiques qui, en modifiant les rapports sociaux déterminent sur la désagrégation des vieilles théories, de nouvelles idéologies sociales. Pour créer une société à son image la bourgeoisie dut déraciner la féodalité. C'est sous le drapeau des principes rationalistes et individualistes s'exprimant politiquement sous la forme d'institutions démocratiques œuvrant à la centralisation étati-

que et à l'unification nationale, qu'elle mène sa lutte pour fonder sa force politique. Après avoir conquis le pouvoir politique, la bourgeoisie s'est trouvée en face d'un nouvel adversaire: le prolétariat, produit social se développant au même pas que l'industrie capitaliste. L'importance numérique de cette classe se manifeste dans presque tous les pays et les luttes sociales révèlent de plus en plus la physionomie caractéristique du mouvement ouvrier. Le prolétariat naissant s'épuise d'abord en luttes désespérées, mais après chaque défaite, il se relève toujours plus nombreux et plus cohérent. Ainsi donc, dès les débuts de sa domination, la bourgeoisie doit tenir compte, tant au point de vue numérique, que de sa force organisée, des revendications formulées par cette classe. D'autre part l'exploitation de la force de travail étant à la base même du régime capitaliste, la bourgeoisie devait rechercher les moyens capables de dévoyer les luttes ouvrières de leur chemin de classe, lequel aboutissait inévitablement à supprimer la source du profit. Sur le coup de l'antagonisme croissant entre bourgeois et prolétaires, les institutions parlementaires évoluent et font converger, vers elles, toutes les réactions sociales qui surgissent au sein de la société. En démocratisant davantage les cadres du parlement par l'incorporation de représentants ouvriers, en accordant une série de modifications réformant la législation ouvrière, ces institutions et partant la classe capitaliste qu'elles ont pour mission de défendre, s'adaptèrent aux progrès rapides du mouvement ouvrier. De plus, en débouchant vers ces institutions, en y introduisant de nombreux représentants, l'action ouvrière trouvait de plus en plus son inspiration non d'un parti de classe bien délimité, mais dans les préoccupations parlementaires, vers lesquels tendaient presque tous les efforts des partis socialistes. Comme à cette époque le prolétariat en était encore à rechercher les formes constitutives d'un parti vraiment distinct des autres et que l'élargissement du régime parlementaire, accompagné de réformes sociales était possible grâce à l'expansion de l'économie vers les colonies et au perfectionnement de la technique productive, l'action des partis socialistes trouvait, dans cette situation, les conditions pour permettre l'emprise de la

classe dominante sur le prolétariat. En effet la puissance détenue par le prolétariat dépendait en somme de la puissance créée spontanément par l'évolution économique, dans laquelle l'industrie fortement centralisée concentrait de forts contingents d'ouvriers. Cependant de son côté la bourgeoisie, favorisée par la situation économique qui atténuait les antagonismes de classe réussissait, en accordant des droits politiques au prolétariat, à rassembler progressivement autour de ses objectifs de classe, les masses ouvrières. Dans l'importance relative de la lutte économique et de la lutte politique une certaine fluctuation existait en rapport avec le mouvement oscillatoire de l'industrie capitaliste. Quand celle-ci traversait des périodes de prospérité, le mouvement ouvrier voyait s'accroître l'importance de ces droits politiques et de ses organisations économiques. Durant les périodes de crises, la lutte ouvrière s'affirmant avec vigueur, obligeait la bourgeoisie à recourir à de nouveaux procédés de technique productive et à étendre le champ de son exploitation vers les contrées non industrialisées. C'est ainsi que nous constatons entre ces deux mouvements oscillatoires, le mouvement industriel et politique, non seulement une ressemblance mais encore un lien. Or les périodes de prospérité sont encore possible à cette époque, précisément parce qu'il y avait des régions non industrialisées à exploiter. Ces périodes sont naturellement celles où le mécontentement social général est le moindre, et où l'effort pour s'élever par son propre travail, de même celui qui tend à obtenir des avantages d'ordre matériel et même politique est immédiatement réalisable. Cette situation aidant, des milieux ouvriers sortirent des organisations collectives puissantes bien organisées, disciplinées, comportant à leur tête non seulement une bureaucratie très complète, mais jusqu'à des ministres.

Cette puissance organisée, syndicats groupant des centaines de milliers de membres, coopératives, organisations sportives, sociétés de toutes espèces, substitua bientôt dans ses buts de combats, la réforme démocratique de l'ordre bourgeois au renversement de cet ordre même. La classe ouvrière devint le champion réel de l'idéologie bourgeoise. Lorsque les contradictions du régime capita-